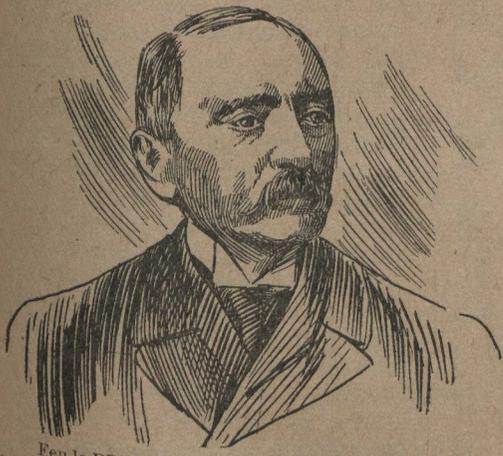


## ECHOS D'AMÉRIQUE

## Aux États-Unis

—Il n'y a pas à se le dissimuler, les États-Unis, grâce à la générosité de leurs milliardaires, acquièrent sans cesse des trésors artistiques de toutes natures. On se souvient, par exemple, et nous le disons pour prouver que les yankees ne reculent devant rien lorsqu'ils veulent satisfaire un caprice, on se souvient du défilé qui survint il y a quelques années entre l'Italie et nos voisins. Il s'agissait de l'achat d'une des plus belles oeuvres de l'architecture italienne, oeuvre dont un Américain voulait faire transporter les matériaux dans sa patrie, où il entendait les rassembler fidèlement de nouveau près de sa villa, en New-Jersey. L'Italie mit le holà à cette vente, consentie par un marquis décaqué en faveur d'un charcutier prodigue, et l'Italie eût raison, parce qu'elle sait que le jour où ses chefs-d'oeuvre auront émigré, (comme le font du reste trop de ses fils), l'étranger ne visitera guère plus la classique péninsule. Il n'empêche que, toutes les fois qu'ils le peuvent, les neveux de l'oncle Sam continuent à accaparer les richesses artistiques du Vieux monde. Bronzes, marbres, tableaux, eaux-fortes, bibelots merveilleux, manuscrits précieux, affluent à New-York et dans les grandes villes de l'Union. Pas plus tard que ces jours derniers, J. Pierpont Morgan, au coût de \$20,000 de droits de douane, y faisait entrer huit cents pages, de tout premier choix, des manuscrits du célèbre poète écossais Robert Burns; celui-là même qui remit à la mode l'"Halloween", fête que nos concitoyens anglais commémorent joyeusement tous les 31 octobre



Le PRINCE CLOVIS DE HOHENLOHE  
"l'oncle Clovis", comme l'appelait Guillaume II. Les mémoires du Chancelier de Hohenlohe actuellement publiés sans l'assentiment du Kaiser, causent une profonde sensation dans le monde diplomatique.

au soir. Notons que J. P. Morgan a payé \$200,000 les autographes de Burns, qui, mort à 37 ans, n'en demeure pas moins une des gloires littéraires les plus pures du Royaume-Uni, tant ses "Chansons populaires d'Écosse" ont couru le monde.

Aux États-Unis, la générosité des rois de quelque chose ne semble pas avoir de bornes. Pour sa seule part, M. Morgan aurait, dit-on, déjà acheté en Europe environ \$15,000,000 d'objets d'arts qu'il se propose d'offrir au "Metropolitan Museum of Arts" de New-York. Seuls les énormes droits de douane qu'il devrait payer pour entrer de tels trésors dans son pays, l'empêchent encore de mettre son projet à exécution, et de donner de la besogne (ô combien intéressante!) aux conservateurs du musée sus-nommé.

Est-ce un bien, est-ce un mal, que tant de précieux objets passent aux mains des Américains? Certes, ils ont absolument le droit de les acquérir, et nul ne saurait trouver à redire au début d'un amateur pour quelque pièce unique, qu'il est libre de payer selon ses moyens et d'emporter où il veut. Mais, au point de vue artistique, c'est, croyons-nous, un crime de lèse-esthétique que de transplanter ainsi des oeuvres qui perdent à être enlevées de leur cadre naturel, du milieu où le génie d'un peuple les créa, quel que soit ce peuple. Que, si les Américains agissent de la sorte, c'est, disent-ils, pour que les leurs prennent le goût des arts, pour qu'ils puissent étudier sur ce continent l'oeuvre des grands maîtres, sans avoir à payer de lourds cachets à l'étranger. En cela nos voisins ont peut-être raison, puisque depuis quelques années les professeurs européens se font de beaux revenus en donnant des leçons aux jeunes Américains, sans toutefois leur infuser la sève du

grand art, comme naguère le faisait remarquer très franchement le maître musicien Vincent d'Indy. Somme toute, cependant, nos voisins devraient peut-être se pénétrer que l'argent, pas plus que la contemplation des oeuvres magistrales, ne font le génie. Trop souvent c'est le contraire qui arrive.

—Si les Américains, malgré les réels succès que d'aucuns d'entre eux remportent dans le domaine du beau laissent encore à désirer sous ce rapport, nul ne conteste la place enviable qu'ils occupent dans le monde de l'activité. Ce n'est du reste pas étonnant, étant donnée la passion dont ce jeune peuple fait montre pour tout ce qui peut procurer une solution tangible, pour tout ce qui réclame un effort physique. Aussi, se réjouit-on de ce côté de l'Atlantique de la prouesse qu'accomplit l'an dernier le commandant Robert E. Peary, président du "Peary Arctic Club"; et dont la nouvelle arrivait à Boston la semaine dernière. Parti une fois de plus, depuis environ deux ans, à la recherche du pôle nord, le hardi explorateur a actuellement la gloire de s'être approché le plus près du mystérieux sommet de la calotte terrestre. Déjà, le duc des Abruzzes, dans une expédition mémorable, avait atteint la jolie latitude de 86 degrés 34 minutes nord; le commandant Peary a fait mieux, il a battu ce record, et l'on sait qu'il est parvenu, non sans d'innombrables difficultés, à 87 degrés 6 minutes, c'est-à-dire à moins de trois degrés du pôle. Honneur au vaillant marin.

—Camille Saint-Saëns, l'illustre chef de la musique française moderne, est arrivé à New-York, après une pénible traversée, au cours de laquelle un accès de grippe faillit compromettre ses jours. Le 5 du courant, dans ses oeuvres, le maître a dirigé l'orchestre Symphonique de New-York, et a exécuté lui-même une partie du programme. Le succès a été vraiment triomphal, au point d'émouvoir l'intrépide et génial voyageur, à peine remis de sa récente maladie. Espérons que l'auteur de tant de chefs-d'oeuvre aimés de notre public, se résoudra à se faire entendre à Montréal, où, au moins, qu'on l'invite à nous venir rendre visite.

—Après mille manoeuvres politiques plus osées les unes que les autres, l'élection du gouverneur de l'État de New-York—ce poste officiel est très important dans la grande république, comme nous l'avons déjà dit—vient enfin de prendre fin, dans une excitation populaire indescriptible. Les démocrates se sont fort agités pendant la campagne électorale qui a mené M. Hughes au Capitole d'Albany.

M. Hearst ne pourra certes pas se plaindre du support de Tammany qui a remué tous les bas-fonds de la métropole afin de mener aux urnes une foule cosmopolite qui n'entendait rien à la politique locale. Quant à M. Hughes, sans contester, on peut affirmer qu'il doit sa popularité à la façon dont l'an dernier il fit la lumière sur les manoeuvres louches des grandes compagnies d'assurances de l'Union. Et, maintenant que par 50,000 voix de majorité il en est arrivé à ses fins, il pourra goûter le bonheur d'une victoire remportée de haute lutte. Il est à remarquer que les démocrates se remuent plus qu'à l'accoutumée, et que tout indique qu'ils gagneront de nombreux sièges au Congrès de Washington lors des prochaines élections générales.

—Parlant un brin de la politique américaine, signalons un fait unique qu'enregistreront ses historiens. Pour la première fois, en effet, un Israélite prend possession d'un portefeuille aux États-Unis. Car, on ne l'ignore sans doute pas, M. Oscar S. Straus, que le président Roosevelt nomma récemment ministre du commerce et du travail, est Juif. Cette nomination n'a pas été sans causer quelque surprise. C'est, assurent plusieurs journaux, un coup à la Roosevelt. Mais, comme le nouveau ministre connaît à fond son affaire même au point de vue mondial, et qu'il est habile financier, toujours larges dans leurs vues, nos voisins l'acceptent sans regimber, ne tenant nul compte de sa religion, et affirmant qu'il accomplira convenablement son devoir.

## Au Chili

Le ministre des finances du nouveau gouvernement chilien, dans sa présentation du budget à la commission budgétaire des Chambres, a prouvé que cette république s'est promptement relevée des malheurs qui l'atteignirent l'été dernier. En effet, malgré le cataclysme qui dé-

truisit Valparaiso et paralysa temporairement ce port important, le Chili se tire passablement bien d'un mauvais pas. C'est ainsi qu'il appert que ses recettes et ses dépenses s'élèvent à 149 millions de piastres. Pour équilibrer ces finances, si d'un côté il faudra réduire le salaire des employés, (en entendant-on des hauts cris si telle chose survenait au Canada!), d'autre part les travaux publics seront augmentés, par le fait qu'on emploiera dans ce but la moitié de l'impôt sur le salpêtre et l'iode. La mesure ne manque pas de sagesse, dans un pays où la dette extérieure est de 21 millions de livres sterling, et la dette intérieure de 147 millions de piastres.

## En Canada

Peu de choses à vous dire cette semaine en dehors de la politique, que nous ne touchons pas en ces colonnes. Comme d'habitude, les tramways de Montréal font leur victime quotidienne, écrabouillant sans se lasser: hommes, femmes et enfants.

—L'automne que nous traversons est un des plus doux que nous ayons eu de longues années. Par contre, le midi de l'Europe souffre des rigueurs d'une froidure hâtive et de violentes tempêtes. Le Gulf-Stream aurait-il changé son cours comme le prétendent certains savants? Cela se pourrait, et, pour notre part, nous n'en sommes pas fâché, bien que les "habitants" ne chantent dans notre ton. A la ville, on peut aimer les douceurs du climat, mais, en forêt, nos gens ont besoin de neige pour le charroi du bois, etc. Au Canada, la neige, a dit quelqu'un, c'est la fortune du pays, d'où le désir général d'en voir tomber abondamment au moment voulu.

—M. A. Kleczkowski, consul général de France près la Puissance du Canada, docteur



Le PRINCE PHILIPPE DE HOHENLOHE  
que le Kaiser a sévèrement réprimandé d'avoir publié les mémoires de l'ancien Chancelier de Hohenlohe, son père.

ès-lettres, officier de la Légion d'honneur, etc., etc., vient d'être promu au grade de ministre plénipotentiaire de deuxième classe à Montevideo. M. Dallemagne remplacera M. Kleczkowski parmi nous, comme représentant de la république française. Tout en félicitant le nouveau ministre plénipotentiaire de son avancement mérité, nous n'en regrettons pas moins et très vivement son départ, tant, pendant les douze années qu'il a passées au Canada, M. Kleczkowski s'était fait d'amis, et par son tact diplomatique et par sa parfaite courtoisie. Très aimé de ses compatriotes qui lui témoignèrent toujours des marques non équivoques d'estime et de considération respectueuse, M. Kleczkowski l'est également de notre haute société canadienne. Nos meilleurs souhaits accompagnent donc Monsieur le ministre plénipotentiaire Kleczkowski au cours de la brillante carrière qu'il suit, pour le mener à une ambassade, espérons-le. Et, ce n'est pas sans émotion que nous lui en donnons l'augure, en lui adressant le plus cordial des adieux.

—Nous sommes heureux de faire écho à une récente nouvelle, qui a impressionné agréablement le journalisme de cette province: l'hon. T. Berthiaume, ancien propriétaire de cette Revue et du plus grand quotidien canadien, la "Presse", vient de racheter ce dernier. Ayant fait de la "Presse" une puissance sociale de premier ordre, toujours épris d'activité, dans la force de l'âge, l'hon. Berthiaume est revenu, comme on dit, à ses anciennes amours. Nous l'en félicitons vivement, persuadé que sous son habile main notre grand confrère fera de la saine et bonne besogne, servant plus que jamais la cause de notre belle patrie et celle des humbles, qui, eux, ont encore besoin d'un support moral désintéressé.

L. d'ORNANO.